

## Chronique animalière n° 9

### Du « Chat botté » au matou de Geluck, l'ombre des chats plane sur Bruxelles <sup>(1)</sup>



Contrairement aux chiens, les chats ne se laissent pas facilement attraper à Bruxelles. Pourtant, ils y laissent leur marque depuis Billy the Cat à la Maison des Chats, de la Taverne du « Chat Noir » à Minet Frères.

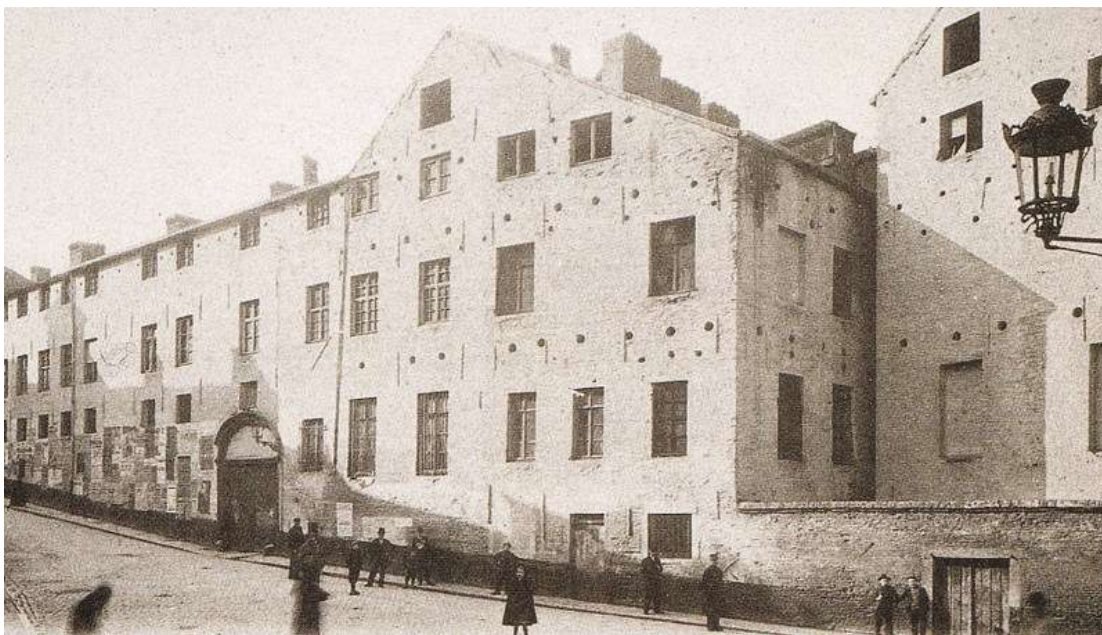
Les matous inspirent, depuis longtemps, les atmosphères et les artistes, comme ils affirment leur présence dans les petites et grandes histoires de la ville (1)

#### *De curieuses recrues embrigadées contre les rats rescapés du voûtement de la Senne...*

Au début du 19<sup>ème</sup> siècle, les Belges (et les Bruxellois) cherchent à domestiquer les chats afin de s'en faire des alliés contre l'invasion des mulots, rats et souris qui pullulent en ville, attirés par les provisions stockées dans les greniers des maisons et les casernes de miliciens.

Contrairement aux chiens, les hommes ont veillé à préserver l'instinct sauvage des chats, comme l'explique très bien le liégeois Max De Saive, dans son manuel des animaux domestiques paru en 1842 : « Le chat est l'un des carnassiers les plus redoutables, comme le lynx, le lion, le tigre ou la panthère. Ses instincts subsistent même dans nos intérieurs où il tient au sol, aux pierres, fort peu aux individus, contre lesquels il est toujours prêt à se révolter » (2).

On préfère dès lors les employer dans les fermes de la banlieue rurale de Bruxelles, bien que, au vu du nombre de casernes existantes en ville, leur compagnie soit particulièrement recherchée par les recrues pour les aider à lutter contre les rats qui hantent ces bâtisses menaçant parfois ruine. L'heure de gloire des matous sonne quand – entre 1867 et 1872 – les travaux de curage et de voûtement de la Senne bouleversent l'ancien site du Marché au Beurre, là où se trouve aujourd'hui la Bourse. Quelle ne fut pas la surprise des cabaretiers et brasseurs de la rue du Borgval de voir leurs établissements envahis par des armées de rats (ou



Caserne Ste Elisabeth rue des Sables. Désaffectée elle fut démolie en 1912 ©CHB

devrais-je dire surmulots) réchappés des chasses en règle ordonnées dans la foulée de ces travaux de voûtement de la rivière et ceci encore en 1874 (3). « Ce n'était pas tout d'avoir, autrefois, son torrent bouillonnant à ses portes, charriant les dépouilles de ces rongeurs, aux poils lisses et boueux, aux côtés des chiens à demi-noyés, parfois sauvés in extremis par les vigiles de la fourrière » (située à Vilvorde) (4). Encore fallait-il leur faire la chasse à ces rats, en ne dédaignant pas, pour s'en débarrasser, d'employer le fusil ! « De cette façon, on en a déjà tué des milliers ! » s'émoustille la presse en décembre 1874.



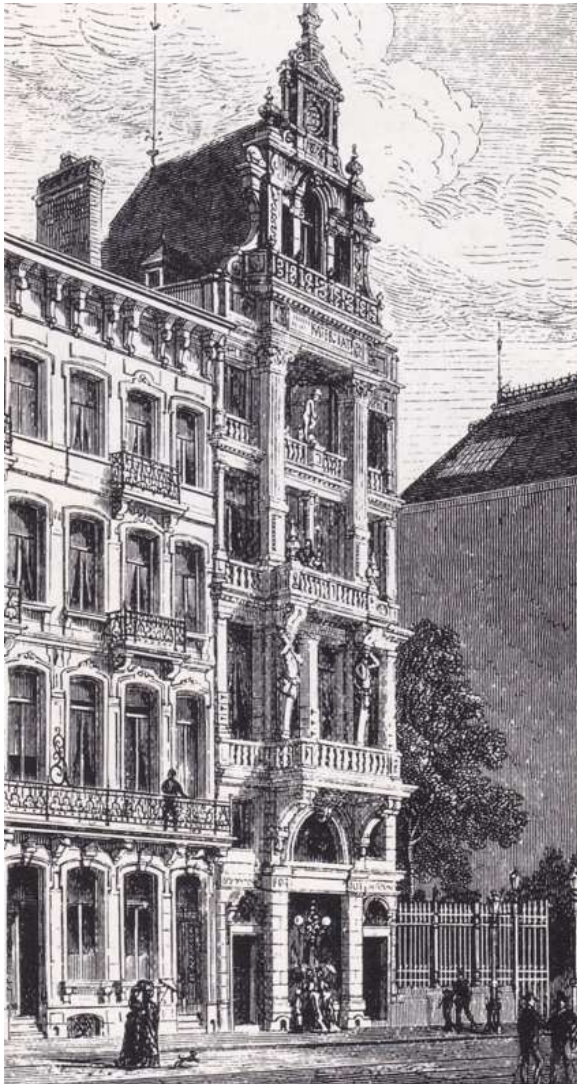
Distribution de la soupe à la caserne Ste Elisabeth pendant l'hiver 1879-1880 © CHB

Dans cette bataille, les chats sont aussi embrigadés...au sens strict! Ainsi les sapeurs-pompiers de la rue de la Caserne, de même que les grenadiers de la caserne Sainte Élisabeth, (sise dans le quadrilatère formé par les rues de la Montagne de Sion, des Comédiens (Montagne Ste Élisabeth), des Sables et Saint-Laurent) ne dédaignent pas d'entretenir des régiments de chats pour les aider dans leur lutte contre les rats qui infestent les vieilles bâtisses qu'ils occupent. La Ville pense même à rationaliser les moyens utilisés jusqu'à détacher des dératiseurs attirés pour s'atteler à la

« besogne à laquelle les recrues et les chats du régiment avaient dû renoncer » (5).

Pour clore ce chapitre, la construction de la nouvelle caserne des Grenadiers à la rue des Petits-Carmes – d'après de nouvelles normes – de même que l'offre abondante de nouveaux poisons contre les mulots, rats et souris, assurée notamment par le droguiste installé au 11 de la rue de l'écuyer, oblige définitivement les matous à prendre leur retraite.

## Les chats, compagnons et muses des écrivains romantiques



La Maison des Chats, boulevard A. Max.  
(architecte Henri Beyaert en 1874). ©CHB

Entre la fin du 18<sup>e</sup> et la moitié du 19<sup>e</sup> siècle, les écrivains romantiques vont s'intéresser au chat et à sa personnalité. A une époque où le courant romantique cherche à promouvoir la liberté de l'individu, le chat de gouttière, rebelle et libre, devient non seulement le compagnon idéal de ces artistes souvent marginaux à la recherche à tout prix d'autonomie, mais aussi parfois leur inspirateur.

Dans les années 1860, cette tendance est encore renforcée par la redécouverte du thème de la sorcellerie. Dans la foulée du succès du roman «*La Sorcière*» publié en 1862 par Jules Michelet, on ressort les textes et les légendes entourant les chats noirs...diaboliques (6). Une aubaine pour les écrivains qui imposent les chats dans la culture populaire, comme de véritables personnages de conte, injustement accusés, mais appelés à être vite réhabilités.

Avec le développement de l'édition, le marché des petits libraires de rue est littéralement inondé de récits autobiographiques mettant en scène les mésaventures de chats de gouttière. Dans cette veine, le cas le plus évident reste l'extraordinaire parcours du fameux chat de la mère Michèle qui – avant de renvoyer à une comptine popularisée au cours des années 1820 – est un pamphlet racontant le parcours chaotique d'un chat, recueilli par la gouvernante d'une comtesse, mais qui se fait mener la vie dure par un maître d'hôtel jaloux – le père Lustucru aidé par son complice

Faribole, le gamin des rues - jusqu'à enfin réussir à se faire adopter par une famille bourgeoise (7).

On sent bien là les efforts pour valoriser le chat comme un animal sensible et plein de ressources; ces efforts trouveront à s'accomplir à travers la version du « Chat Botté »...ou « Le Maître Chat » selon les dires de Charles Perrault. Au 19<sup>ème</sup> siècle, encore, on aime particulièrement cette figure du chat commun, mais assez habile pour retourner la situation de son pauvre maître et lui obtenir la main d'une princesse en même temps que la fortune. De la fable à la réalité, ces constructions romantiques vont progressivement faire entrer le chat dans le cercle très prisé des animaux de compagnie. Cela ne va pourtant pas de soi !



En 1880, 95 % des félins sont encore des animaux sauvages – très présents dans les villes – mais avec lesquels on entretient des relations distantes (8).

### ***Des matous très prisés par les élégantes Bruxelloises...comme par les pelletiers !***

Les élites ne se sont pas approprié les félins comme elles l'ont fait pour les chiens. Si, au tournant des années 1880, la Société royale Saint-Hubert obtient le blanc-seing de l'aristocratie jusqu'à bénéficier de la protection de Philippe de Flandre et du prince Baudouin pour contrôler la sélection des races canines (9), l'émergence d'un marché pour le chat de luxe, elle, se fait beaucoup plus discrète. Insidieusement, les chats (de luxe) s'immiscent dans l'intimité des élégantes de la rue Royale où le commerce des félins de race va bon train. Alors qu'entre 1850 et 1900 les commerces réservés aux chiens de races se spécialisent de plus en plus jusqu'à s'orienter vers la tonte, la coiffure ou encore vers la santé et le bien être des chiots (10), le marché des félins est tenu – depuis le 18<sup>ème</sup> siècle – par des marchands de haut-vol qui pratiquent depuis l'Angleterre le commerce de races de chats syriens et africains. Non pas qu'il s'agisse déjà d'un véritable élevage (tout au plus la vente de chats exotiques représente 5% du marché), mais on constate déjà chez ces négociants une tendance à contrôler l'apparence des chats et à supprimer leur instinct de chasse, de telle manière à en faire de parfaits chats de salon. Ainsi, dans son manuel, le même Max De Saive conseille-t-il, en dernier recours, le chat Angora, « qui ne fait la guerre ni aux chats ni aux souris, et dont la douceur et l'élégance ne sied qu'à l'ornement des boudoirs ». Comme souvent, le goût pour les chats exotiques est une manière pour la haute bourgeoisie de se démarquer du peuple à qui est réservé le chat de gouttière européen.

On ne manque pas non plus d'exploiter toutes les matières que les félins peuvent apporter aux filières économiques. Les chartreux et les chats d'Espagne sont même à un moment très recherchés pour leur fourrure et leur chair. C'est à un point tel que, dans les premiers restaurants à la mode de Paris, on n'hésite pas à servir leur viande aux clients en lieu et place du civet de lapin ; les chats angoras sont eux tués par des écorcheurs attirés et leurs fourrures exposées sur les étals des pelletiers. Leurs pelages remplacent très bien celui du renard blanc en bordure des pelisses!



### ***Indomptable animal de compagnie !***

A partir du début du 20<sup>ème</sup> siècle, les chats vont s'imposer dans le quotidien des hommes au point de partager avec eux les temps forts de l'Histoire. C'est la Première

Guerre Mondiale qui sert de transition. Quand on examine les documents sur la vie des soldats dans les tranchées, on aperçoit, à leur côté, énormément de matous. Venus des villages abandonnés par les civils, ces chats sont obligés de s'accoutumer à la présence de l'homme, d'autant plus qu'ils trouvent auprès de lui le gîte et le couvert, mais aussi des rongeurs (11). Cette familiarité entre les chats et les Poilus va être une des causes de l'adoption du félin comme animal de compagnie par l'ensemble de la société. Jusqu'ici réservé à la noblesse et à la haute bourgeoisie, le phénomène se répand dans toutes les classes sociales.



Alors qu'on passe d'un chat «utile» à un chat «au chômage», les nouveaux médias (et notamment le cinéma) s'emparent du félin pour le présenter de plus en plus comme un animal beaucoup plus vif et intelligent que le chien (exemple: Félix le chat). Pourtant, ce n'est pas avec les cartoons américains des années 1920 qu'on peut voir ce changement (pensons à la souris Jerry qui nargue le chat Tom) (12). Ce n'est qu'à partir du second tiers du 20<sup>e</sup> siècle que l'on va voir des gens – issus principalement de la classe moyenne – préférer le chat au chien. Même encore aujourd'hui, la tendance ne se dément pas, quand on pense que les chiens de compagnie – 1 427 845 chiens et 2 254 672 chats (2012) en Belgique selon le SPF Économie – cèdent de plus en plus de terrain face aux chats. La notion d'image que l'on donne aux autres entre ici en jeu. Quand on consulte les sondages à partir des années 1970-80, on se rend compte que les propriétaires de chats se définissent en totale opposition aux propriétaires de chiens : ce qui compte, c'est d'affirmer qu'on apprécie chez le chat son indépendance par rapport au chien qui est lui plus associé aux valeurs de protection de la propriété et de fidélité (au pouvoir) chères au 19<sup>ème</sup> siècle. Le climat contestataire des années 1968-70 contribue beaucoup à cette tendance.

A noter cependant ceci : dans les centres-villes, le nombre de chats présents dans les appartements explose littéralement alors que le nombre de chiens présents résiste beaucoup plus dans les banlieues et les campagnes. Cette véritable colonisation de nos foyers par les chats entraîne une nouveauté. En effet, si, de plus en plus, les gens acceptent leur présence dans leur maison, ils ne veulent pas subir les contraintes inhérentes à leur animalité. On la transforme alors – phénomène bien connu pour le chien – en maîtrisant leur sélection, leur apparence et leur alimentation. (Pensons à la croquette qui remplace la souris !). Cela va parfois même jusqu'à promener son chat en laisse ! La recherche de contacts avec les félins se répand dans les grandes villes comme un remède contre la solitude. A Bruxelles, cette tendance, encore marginale, est illustrée par l'initiative singulière de l'ouverture, en 2012, du premier bar à chats (le chat touille) situé au 11 de la rue Tasson Snel à Saint-Gilles. Sur leur site internet, les gérants déclarent clairement vouloir familiariser leur public et particulièrement les enfants avec les chats. Quant aux matous, ils ne sont pas choisis au hasard. Confiés par un refuge situé à Schaerbeek à l'établissement, on attend principalement d'eux qu'ils aient «bon caractère» et «aiment les caresses et les jeux». Stérilisés et suivis de près par un vétérinaire, le but est de les faire adopter et de les réinsérer dans les foyers comme de parfaits animaux de compagnie (13). Ce changement de statut du chat – désormais reconnu comme un animal familier, doué de sensibilité – divise encore les gens, alors que cette notion est intégrée dans un article du code civil depuis 2014.

- (1) « Réveillons le chat qui dort » promenade guidée pour groupes organisée par le Bus Bavard ; voir son site consulté le 20/01/2016.
- (2) Max De Saive, *Les animaux domestiques considérés sous le rapport de leur conservation, de leur amélioration et de la guérison de leur maladie*, Liège, 1842 ; ouvrage consulté sur internet le 23/01/2016.
- (3) Jacques Dubreucq, *Bruxelles 1000, une histoire capitale*, Section 3 , édité par l'auteur, Bruxelles,1997, p.106
- (4) *Almanach Royal*, 1873, p.27
- (5) Jacques Dubreucq, *Bruxelles 1000, une histoire capitale*, Section 7, édité par l'auteur, Bruxelles,1997, p.139



- (6) Jules Michelet, *La Sorcière*, Librairie Ledentut éditeur, Paris, 1862
- (7) Roland Sabatier, *Le premier livre des chansons de France*, Gallimard jeunesse, Paris,1984
- (8) Damien Baldin, *Histoire des animaux domestiques*, Paris, Tallandier, 2014, p.38
- (9) Damien Bilteryst, *Le prince Baudouin, frère du Roi-Chevalier*, Racine, Bruxelles, 2013, p.88
- (10) *Almanach Royal*, 1854, p.15
- (11) Eric Baratay, *Bêtes de tranchées*,

CNRS éditions, 2014, p.90

- (12) Voir la série d'émissions « *Les chats et les hommes* » diffusées sur France Inter en 2014 avec la contribution d'Eric Baratay ; site sur France Culture consulté le 14/03/2016
- (13) Bar « *le chat touille* » ; site internet consulté le 13/03/2016